

PARTIE SCOLAIRE

A
l'Ecole
Maternelle



du
dessin
à la peinture

Dès les premiers essais de peinture, nous ne tolérons ni le gâchis ni le barbouillage. Nos petits savent qu'il faut faire sécher avant de passer la couleur voisine, qu'il est interdit d'avoir des taches à son tablier. La commu-

nié est bon d'opérer cette sélection et qu'elle donne à l'enfant, tout en lui demandant beaucoup, le plus de satisfaction profonde : son dessin commencé sera mené jusqu'au bout, achevé, dans le but de faire œuvre parfaite, et non pas abandonné dans l'espoir de faire mieux la prochaine fois.

Je crois que ce choix aide beaucoup à hâter les progrès et à éviter le gaspillage qui nous est interdit.

Les plus beaux dessins du matin sont gardés pour être peints dans la journée. La maîtresse les reproduit sur le beau papier (qui peut être très ordinaire) et l'enfant passe directement à la peinture. Il peint avec amour, sans précipitation, dans un engagement total de tout son être, libre de son matériel. Il laisse sécher, on l'aide à passer ses fonds. Au bout de quelques séances, il se débrouillera entièrement seul, et « sa » peinture deviendra rapidement le moment merveilleux où, maître de lui, il aura, réalisée sur son papier, l'œuvre parfaite qui comble son besoin inassouvi de création et de beauté.

DE LA PEINTURE A L'ALBUM

nauté est intraitable pour ceux qui mélangent les pinceaux et gênent le travail des autres. Nous ne permettons pas non plus de peindre n'importe quoi, n'importe comment (je ne parle pas pour les bébés des E.M.). Je pense

Tous les dessins racontés, accumulés chaque jour, constituent le puits inépuisable d'idées neuves, riches, sans cesse renouvelées, d'où sortiront avec orgueil tous les albums des petits. Non pas l'album exception, rarement exécuté, mais l'album presque journalier où bouillonnent, concrétisés, tous les élans exi-





geants et pressés de l'enfant en quête sur des chemins neufs.

Et ces élans sont multiples. C'est l'adulte qui n'a pas assez de souffle pour pouvoir tout suivre.

Dès les premiers jours, Gérard dessine des arbres magnifiques, blancs et bleus. Tout le monde en parle. C'est le premier album qui prend corps dès la première semaine de classe. Chacun reçoit une feuille où il dessine et peint l'arbre qu'il veut. Personne n'y manque et chacun confie à la maîtresse le secret de son admiration :

Mes arbres :

**mes arbres sont beaux, blancs et bleus ;
dorés et légers comme des fleurs ;
rouges comme des pommes ;
grands comme les feuilles du marais ;
Ils font une grande musique qui reste
en l'air ;
comme la pluie au bout de la route qui
ne mène à rien.**

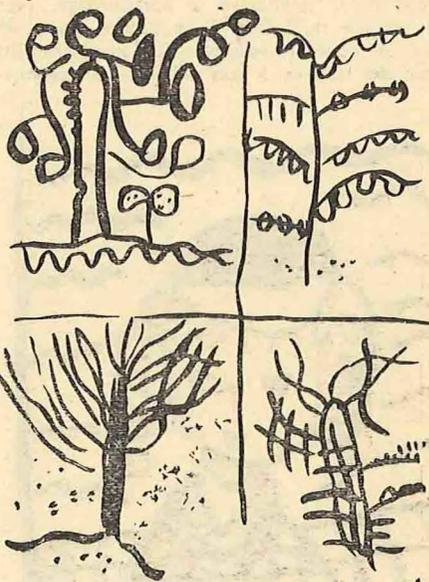
Il n'y a plus qu'à repasser les dessins au fer chaud, les coller sur une feuille cartonnée, écrire le texte sous ou à côté de chaque dessin, faire une couverture d'un carton ondulé (vieil emballage) recouvert de papier blanc.

L'album est prêt.

Œuvre collective ; ici, il peut naître aussi d'une histoire essentiellement individuelle, comme la belle histoire de Kiki : J'ai rêvé la mer.

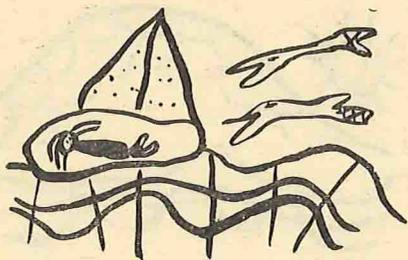
**Il y avait un grand bateau.
La mer est devenue méchante.
Elle a brillé. Le bateau a coulé.
Personne n'a pu le relever.**

Dans le fond de la mer, un magicien, avec un arc, faisait venir les poissons. Il y en avait des rouges et des noirs, des « bouche-ouverte » et des « bouche-fermée ». Un petit monsieur appelait les baleines. Alors le bateau au fond de l'eau a mis sa voile blanche. Il a emmené la petite fille qui rêvait aux poissons roses, à queue croisée. Ils sont allés là où le soleil se met dans l'eau. On a entendu une fanfare.



Ou encore l'histoire amusante de Jean-Christian : Je suis sorcier.

**J'ai vu une dame rouge qui allait à
Paris acheter de la saucisse magique ;
J'ai vu une fleur monter jusqu'à la**



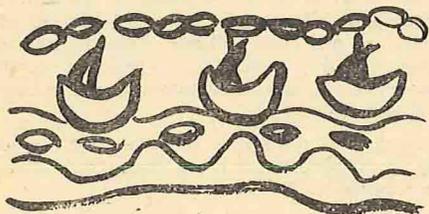
fenêtre pour voir les bouteilles marcher toutes seules ;

J'ai vu un homme noir sur la route avec des jambes en chair ;

Il portait un bateau.

Dans ces créations-là, la maîtresse n'est pour rien. Elle n'a pas besoin de se creuser la tête pour trouver l'idée neuve, pour pallier à ce qu'elle pense être le manque d'horizon naturel de ses petits, la pauvreté de leur nature, la rigueur désolée du climat, la laideur de ce qui les entoure.

Le monde de l'enfant n'a ni richesse ni somptuosité. C'est son monde à lui, plein d'étincelles et de lumières insoupçonnées : un coin sale de boue, un bout de ficelle, une bille serrée dans la main, et sa vie devient chargée de toutes les richesses nues, où l'adulte ne peut absolument rien prendre.



Je me souviens d'une promenade longtemps désirée par les petits de l'Ecole Freinet : aller voir la mer à Cagnes-sur-Mer. Un beau jour, papa Freinet les entasse tous dans son auto.

Ils reviennent une heure plus tard. Papa Freinet très déçu : beaucoup de mistral. On n'a pas pu rester. Il faisait trop froid.

Sans penser à rien, je leur demande comment ils avaient trouvé Cagnes-sur-Mer.

Ça a été l'éclatement. Eux, les petits n'avaient rien senti du froid et du vent. Ils avaient tout eu de ce qu'ils attendaient.

Il n'y a eu qu'à les laisser dire et les laisser étaler leur mer pleine de rose, de vert, de jaune, sur chaque feuille de l'album :

« Nous sommes allés à Cagnes-sur-Mer. »

Papa Freinet nous a emmené en auto à Cagnes-sur-Mer.

La mer était bleue avec des vagues qui la faisaient blanche ;

Le soleil la rendait brillante comme un coquillage ;

Il y avait des barques rondes comme des tranches de melon ;

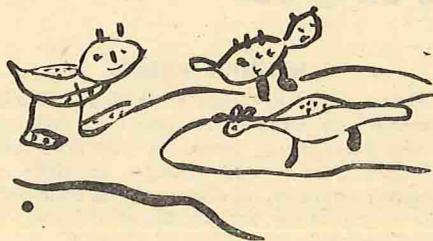
Une vague montait. Elle est rentrée dans nos pieds ;

On a trouvé des pierres brillantes comme des sorcières ;

Un pêcheur avait planté 4 lignes dans les cailloux ;

J'ai ramassé un coquillage avec des points noirs ;

J'ai cueilli une belle branche blanche taillée comme une fleur d'artichaut.



Il y a eu aussi une autre promenade décevante pour l'adulte : un petit village perdu : La Gaude, toutes les fenêtres fermées. Tout était mort, inanimé. L'enfant lui, d'instinct, a su tout ressusciter et reprendre la charge étonnante de tout un monde deviné. Moi, qui n'avais pas suivi, je n'ai eu qu'à recueillir :

A la Gaude :

On est allé à La Gaude. C'est un vieux village écrasé avec la montagne à côté, et le ciel bleu.

Il y a des maisons écroulées et une église comme une petite tour Eiffel.

**Il faut grimper beaucoup d'escaliers
comme si on allait au soleil.**

**On marche sur des cailloux. La rue
est pleine de pierres.**

**On a bu à la fontaine, une fontaine
carrée.**

**Trois chèvres brouaient près d'un
chemin.**

**Deux dames sont passées. Elles por-
taient une bassine sur la tête.**

**Un petit garçon courait. Il ressem-
blait à Poil de Carotte.**

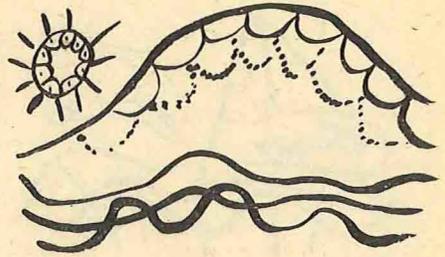
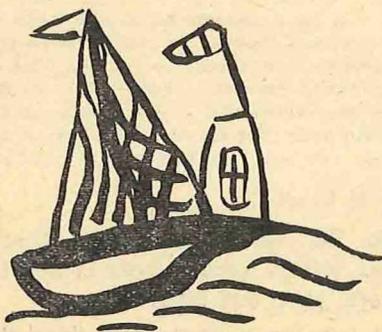
**Devant un garage, une petite fille
berçait son poupon.**

**On est revenu par un long chemin
de pierres.**



L'HISTOIRE PARLÉE

Parfois aussi, le dessin et l'histoire racontée prennent une toute autre direction : celle qui se plaît à accumuler toutes les inventions merveilleuses d'un monde étranger et riche où l'enfant navigue en roi dans son propre élément. Cela a commencé par un dessin d'Annie :



village tout doré du roi et de la reine. Tous les jours, le village en or, adopté par tous (sans mot d'ordre) s'édifiait sans hâte : le château avec les chaises et les casseroles en or, le cheval qui conduisait le roi à la foire. Peu à peu, l'histoire s'est déroulée, merveilleuse, chaque fois embellie. Tout le monde racontait son morceau. On l'a enregistrée au magnétophone et on a envoyé aux correspondants l'histoire parlée du roi et de la reine.

« Le roi et la reine habitent un château tout en or.

Le château a les murs en ciment rose avec des portes en or.

Dedans, il y a des casseroles en or, des chaises en or, des couteaux en or.

La reine a une robe avec des manches ballons et le roi un habit avec des raies.

Ils ont un cheval blanc pour aller à la foire.

Le petit prince a un petit agneau qu'il garde dans les prés. A côté du château, il y a la maison de la fée qui les fait riches.

Le roi et la reine ont aussi un bateau tout en or pour aller sur la mer. Un jour, ils sont partis sur une mer brillante. Tous les poissons suivaient : il y avait des carpes, des oursins, des crocodiles, des « heligators », des poissons-scie, des turbots.

Le soir, la reine met sa belle robe. La lune fait sa lumière et la reine danse sur le pont. Tout brille.

Mais un jour le roi s'est aperçu qu'il avait oublié son couteau. Il a fallu revenir. Mais c'était devenu un pays inconnu.

Il n'y avait plus de château en or, plus de chaises en or, plus de cheval blanc, plus de fée.

Le roi et la reine sont devenus comme tout le monde. »

Quand c'était fini, Dominique demandait :

— Tu y crois, toi, au roi et à la reine ?

Personne n'osait répondre rien.

(A suivre.)

Jacqueline BERTRAND, Orx (Landes).